

**Banale élévation**  
*La Nostalgie du paradis*

Michel Vaïs

---

Number 98 (1), 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26055ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Vaïs, M. (2001). Review of [Banale élévation : *La Nostalgie du paradis*]. *Jeu*, (98), 44–46.

## Banale élévation

**A**près plusieurs textes comme *Cul sec*, *les Gagnants*, *15 Secondes* (que je considère comme son meilleur, et qui reçut le prix du Gouverneur général) et *Code 99* (une tentative assez douloureuse de théâtre musical), voici que François Archambault poursuit son exploration des difficultés des gens de sa génération, avec un humour toujours grinçant. Encore une fois, il s'intéresse aux questions des relations de couple et aux jeux de séduction. Doué d'une écriture vive, il sait mettre en scène des personnages aux bonnes réparties. Si bien que, même s'il a plutôt l'habitude de baigner dans les eaux glauques de l'hyperréalisme, je m'ennuie rarement en sa compagnie. En tout cas, le public souvent jeune qu'il attire ne reste pas indifférent.

Lors d'une résidence au Théâtre d'Aujourd'hui, Archambault a cherché – a-t-il raconté dans les médias – à mettre les personnages de *la Nostalgie du paradis* dans une situation insolite, tout en traitant d'une question qui le tracassait et qui, pensait-il, préoccupe probablement d'autres jeunes gens de son âge : le mariage. Judith et Philippe s'aiment et, par manque d'imagination semble-t-il, décident de se marier. Mais comme ils ne croient ni à Dieu ni à diable et qu'ils ne se voient pas convoler dans un Palais de justice, ni encore moins dans une église, ils optent pour une cérémonie à la carte. Elle aura lieu sur le toit d'un gratte-ciel, elle sera orchestrée par un faux curé, et tout le monde portera des costumes du Moyen Âge. On sent donc chez l'auteur un puissant désir d'élévation au-dessus du réalisme quotidien, doublé d'une volonté d'intégrer une dose d'insolite dans son théâtre qu'il considère comme trop terre à terre.

Ce mariage bidon nous permet de voir défiler onze personnages pittoresques. Autour des deux jeunes gens, Judith et Philippe, gravitent d'abord les parents de la mariée : M<sup>me</sup> Lenoble, qui commence à s'ennuyer sérieusement avec son mari (elle cache sur elle la lettre d'un inconnu qui lui fait la cour), et M. Lenoble, qui fait le clown avec son caméscope, sa jambe plâtrée et sa petite jupette médiévale. Puis, voici venir la sœur de Judith, Angélique, dont le déguisement en ange (!) dissimule mal la frustra-

### *La Nostalgie du paradis*

TEXTE DE FRANÇOIS ARCHAMBAULT. MISE EN SCÈNE : JEAN-STÉPHANE ROY, ASSISTÉ DE NATHALIE GODBOUT ; SCÉNOGRAPHIE : OLIVIER LANDREVILLE ; COSTUMES : PASCALE DÉRY, ASSISTÉE DE MYRIAM SAINT-LOUIS ; ÉCLAIRAGES : NICOLAS DESCÔTEAUX ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : FLORENCE CORNET ; ENVIRONNEMENT SONORE : STÉPHANE GIROUARD ; ACCÉSSOIRES : PATRICIA RUEL. AVEC FRANCE CASTEL (MARGUERITE), YVES CORBEL (ROYAL), CLAUDE DESPINS (JEAN-ROCK), JEAN-LOUIS HÉBERT (LESAGÉ), DENIS HOULE (M. LENOBLE), STEVE LAPLANTE (PHILIPPE), JULIE MÉNARD (PRINCESSE), JULIE PERREAULT (JUDITH), REYNALD ROBINSON (LEMOYNE), MARIE-HÉLÈNE THIBAULT (ANGÉLIQUE) ET LOUISE TURCOT (M<sup>me</sup> LENOBLE). PRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE DU 25 OCTOBRE AU 18 NOVEMBRE 2000.



*La Nostalgie du paradis*  
de François Archambault  
(Théâtre d'Aujourd'hui,  
2000). Sur la photo : Denis  
Houle, Julie Perreault,  
Reynald Robinson, Steve  
Laplante et Julie Ménard.  
Photo : Gilles Duchesneau.

tion de ne pas connaître l'amour, elle. Son frère, Jean-Rock, qui s'occupe du choix musical pour la journée, est resté un grand ado mal dans sa peau. Du côté du futur époux, la famille est représentée par le père de Philippe, Royal, qui est séparé de sa femme en proie à de graves problèmes psychologiques et qui arbore maintenant à son bras une *poupoune* chromée du dernier chic. S'ajoutent à cette aimable confrérie un grand-père plutôt passif et deux autres personnages plus rentables d'un point de vue dramaturgique : le faux prêtre et la mère du marié.

Défroqué depuis des lustres, mais toujours nostalgique de sa carrière de diseur de messes, le cureton de pacotille, incarné par un Reynald Robinson très en forme, hurle ses formules matrimoniales et son sermon avec emphase et conviction. En passant, on en apprend de belles sur les sombres dessous du prêtre qu'il fut. Pourtant, son public, bon enfant, le suit sans trop rechigner dans le dédale de nouveaux rites qu'il met en scène avec poigne et dextérité. Enfin, la mère folle de Philippe arrive comme un cheveu sur le potage pour prendre part elle aussi à la fête. Elle s'enivre ; ce n'est pas joli joli.

Finalement, la situation de départ était prometteuse, mais l'auteur n'en fait pas grand-chose. Il expose avec une certaine complaisance une famille très ordinaire, on pourrait dire *québécoise*, proche parente de celle qui avait habité les planches du même théâtre la saison précédente, dans *24 Poses (portraits)* de Serge Boucher. Entre deux parodies de répons liturgiques (du genre : « Je regarde Philippe et Judith et je pense à mon amour ! »), il n'y a pas vraiment de rebondissements, si ce n'est la sonnerie intempestive de l'inévitable téléphone cellulaire qui offre un contraste comique avec les tenues moyenâgeuses. C'est vide, ennuyant, long longtemps (deux heures trente). Lorsque l'entracte est arrivé, je n'avais vraiment pas envie de rester. Et en fait, j'aurais pu partir, car le deuxième acte n'a rien apporté de neuf.

Si au moins l'auteur avait fait entrer la mère folle juste avant la pause, il aurait pu créer un certain suspense. Gratien Gélinas, il y a cinquante ans, avait pourtant bien maîtrisé cette technique déjà éprouvée au XIX<sup>e</sup> siècle : ménager un coup de théâtre pour donner au public l'envie de revenir après l'entracte. Je ne comprends pas que l'auteur de *la Nostalgie du paradis* n'ait pas retenu ce procédé pourtant élémentaire.

Par ailleurs, des incongruités, dans la pièce, m'ont longtemps trotté dans la tête. L'une d'entre elles a trait à la convention scénographique. L'action semble se passer en haut d'une tour à bureaux du centre-ville. Bon. Mais alors, comment les deux jeunes gens peuvent-ils apparaître en sous-vêtements, au début de la pièce (quand ils prennent la résolution de se marier sur cette terrasse) et à la fin ? On comprend qu'ils viennent de faire l'amour. Où ? À l'étage au-dessous ? Ont-ils un appartement là, ou un espace intime parmi les bureaux ?

Et puis, pendant la noce, alors que tous les invités quittent la terrasse pour aller se restaurer, on les entend longuement boire et manger juste en dessous. Y aurait-il aussi une salle à manger-cuisine dans cette tour à bureaux ? À moins que j'en aie manqué des bouts et que les deux tourtereaux habitent plutôt un *penthouse* au dernier étage d'un immeuble d'appartements. Mais alors, rien dans leurs propos ni dans leur comportement ne paraît justifier une aisance financière telle qu'ils puissent loger dans un appartement de ce genre, qui domine la ville. Tant qu'à faire dans le réalisme, il faudrait encore que toutes les conventions soient crédibles. Sinon, on décroche ! Ce fut mon cas. **J**